

Réfugiés : accueil réussi à Gétigné et Saint-Herblain

À Saint-Brevin, la population se déchire autour de l'accueil des migrants. Pas à Gétigné, où la discrétion est de mise.

Des migrants ? « Je n'étais pas au courant... » Son association d'aide aux femmes en détresse a beau avoir pignon sur rue dans le centre bourg, Cathy n'a pas remarqué la présence des migrants l'hiver dernier.

Entre décembre et mars, dans la petite commune de Gétigné (3 500 habitants), une trentaine de personnes venues de Calais ont pourtant occupé les hébergements coquets des gîtes du Moulin-Neuf, ce village du vignoble nantais situé au bord de la Sèvre.

« Je n'ai rien remarqué »

C'est ici que l'État a installé le premier Centre d'accueil et d'orientation (CAO) de Loire-Atlantique. Ici, et dans un village de vacances tout proche, à Clisson. Avec 52 personnes au total, plutôt jeunes, majoritairement des hommes seuls. « S'il y avait eu des problèmes, je l'aurais su », assure Cathy. La burlesque elle, parle d'une présence « très discrète ». Tout comme la boulangère : « J'ai appris qu'ils étaient accueillis ici dans le journal, mais je n'ai rien remarqué de particulier. »

Aucun reproche

À Gétigné, on est bien loin du climat de tension qui règne parmi la population de Saint-Brevin (lire ci-dessous), depuis que le maire a relayé l'ouverture prochaine d'un CAO d'environ 70 places. Ici, pas l'ombre d'un affrontement entre partisans et opposants à l'accueil des migrants.

Le maire, François Guillet, est resté discret. « On est mis devant le fait accompli, mais les choses sont bien organisées. Les personnes sont encadrées, on n'a pas de problème particulier. Je n'ai eu aucun reproche de la population ni des commerçants », assure-t-il.

Au village des gîtes, la cohabitation s'est également « bien passée avec les autres occupants, sans dégra-



Les gîtes du Moulin-Neuf, à Gétigné, sont utilisés pour l'hébergement d'urgence depuis six ans.

datation des lieux », observe la responsable. Les gîtes ont été libérés pour la saison touristique.

L'hiver prochain, les logements du Moulin-Neuf et de Clisson seront à nouveau sollicités. Sébastien Parrinel, le directeur du Service intégré de l'accueil et de l'orientation, le fait depuis six ans. « On les mobilise pour héberger des familles en situation d'urgence dans le cadre du plan hivernal des sans-abri. » Cala n'a jamais fait de vagues.

Retraité à Gétigné, Germain a sa petite idée sur cette réussite : « La discrétion, c'est intelligent. L'ac-

cueil en petits groupes aussi. »

Au bar Le Safari, Philippe, qui a grandi dans une cité black blanc beur, peut comprendre la peur de l'autre qui se manifeste à Saint-Brevin, même s'il ne la ressent pas. Mais, dit-il, « on est au XXI^e siècle. C'est trop simple d'en vouloir aux mi-

grants. Les responsables sont les politiques qui ont engendré leur situation. Le vivre ensemble c'est possible, à condition que chacun fasse un effort de tolérance ».

Corinne ARGENTINI.

150 C'est le nombre de ménages de migrants accueillis actuellement en Loire-Atlantique (200 personnes). C'est aussi le nombre de personnes ayant séjourné dans les hébergements d'urgence de Gétigné et de Clisson, cet hiver, hors migrants de Calais (50).

L'exemple qui « lève les doutes »

À Saint-Herblain, les locaux vacants d'une ancienne maison de retraite ont été ouverts, fin mars, pour vingt migrants. Tous arrivaient de Calais et Sangatte, où ils survivaient, engluis depuis plusieurs mois dans l'insalubrité.

En plein centre-ville, cet accueil se révèle un parfait contre-exemple aux motifs de rejets exprimés çà et là, notamment à Saint-Brevin. « Ici, c'est tellement sans histoire qu'on n'en entend jamais parler », explique un représentant de la mairie, qui note même « le prétexte à des échanges solidaires très intéressants pour tout le monde ».

L'effectif s'est pourtant légèrement étoffé, avec une quarantaine de personnes, entre 19 et 37 ans, passées par cet hébergement herblinois. « Cinq ont déjà obtenu la carte de séjour de dix ans », explique Yohann Gouban. Il est travailleur social pour l'association Trajet, à qui l'État délègue la gestion de cette structure, « sorte de sas d'orientation dont la vocation n'est pas de loger les gens très longtemps ».

Onze, parmi les premiers arrivés, sont déjà partis ailleurs dans le cadre des dispositions du Cacia (Centre d'accueil de demandeurs d'asile).

Il relate d'encourageantes manifestations de solidarité. « Ces personnes sont souvent épuisées après un parcours long et éprouvant et des conditions particulièrement difficiles à Calais. » La première urgence est donc médicale.

« Des médecins du bourg se sont mobilisés et délivrent des actes gratuits sans attendre la prise en charge par la CMU. » Par l'intermédiaire du centre socio-culturel, des bénévoles assurent des cours de français et intègrent les migrants volontaires à d'autres activités : randonnées, cricket, piscine, aérobie. « Un vrai élan de solidarité », essentiel pour Yohann Gouban, persuadé que « le risque, c'est l'ennui » et qu'avec six mois de recul, l'expérience herblinoise peut « lever des doutes ».

Jean-François MARIVAL.



À Saint-Herblain, Yohann Gouban (3^e à droite) avec une partie de l'équipe de l'association Trajet et des migrants accueillis - en bonne intelligence ».

Chassée d'Irak, la famille trouve refuge et soutien à Machecoul

L'histoire

Dans la nuit du 6 au 7 août 2014, le message se répand comme une trainée de poudre. « Les soldats de Daech arrivent, ils vont tout détruire. Il faut partir. » À minuit, Adil et son épouse, Rana (1) prennent la route avec leurs trois fils et la compagne de l'un d'entre eux, enceinte. Ils quittent leur ville natale, Bartalla, située dans la région de Mossoul (Irak) à bord d'une voiture. Ils laissent derrière eux la maison qu'ils ont construite, les terres qu'ils cultivent et leur histoire familiale. Direction le Kurdistan.

Arrivés à Paris avant les attentats

Au même moment, à Machecoul, la paroisse répond à la demande du diocèse. « Notre communauté de sœurs venait de quitter leur logement. Elles ont laissé leurs meubles pour que l'on puisse accueillir immédiatement une famille de réfugiés », indique le père Gilles de Cibon, curé de la paroisse. Mais la demande pour Machecoul n'est pas forte, les familles réfugiées, qui ne disposent pas de voiture, préfèrent Nantes en raison de la proximité des administrations. Novembre 2015. Après des mois d'attente de visa, passés dans une ville du Kurdistan, la famille, agrandie d'un nouveau membre, atterrit à Paris, quelques jours avant les attentats meurtriers qui s'abattraient sur la capitale française. « Nous étions tellement tristes de voir ça. On s'est dit que ce n'était pas possible, que Daech nous poursuivait », lâche le patriarche. Arrivée à Nantes, le 9 novembre, la famille s'installe à dix dans le T3 d'un cousin, à Nantes. « Nous avons eu écho de cette situation inconfortable et avons proposé notre



logement de Machecoul. Ils étaient ravis. Ils sont arrivés en janvier », précise Gilles de Cibon. C'est ici, autour d'un thé, que la famille revient sur son périple. Dans les yeux d'Adil, les larmes ne sont jamais loin. « Si vous aviez vu les dégâts... Ils pillaient les églises, cassaient les croix. Ils brûlaient tout. » « On ressent chez cette famille une très profonde souffrance. Ils ont connu l'exil forcé, c'est quelque chose de très violent », confie Michel. Ce bénévole, comme une dizaine d'autres Machecoulois, apporte son soutien à cette famille irakienne. Cours de français, aide pour les démarches administratives, traduction pour les rendez-vous médicaux...

Élan de solidarité

« J'ai été assez émerveillé de voir l'élan de solidarité qui s'est formé autour de cette famille et de celle irakienne que nous avons accueillie ici », déclare Gilles de Cibon. Quand la famille est arrivée, elle n'avait rien. Au niveau de la paroisse, nous avons lancé un appel aux dons pour les aider à s'installer. Cette générosité émeut sincèrement Adil. « On

n'oubliera jamais tout ce que ces gens ont fait pour nous. Je ne dis pas ça pour faire des fleurs. Tout ce que vous avez fait est extraordinaire. Professeur de physique, Adil est aujourd'hui à la retraite. Mais ses enfants ont hâte de trouver un travail. Deux entreprises locales ont fait part de leur désir de les recruter. Mais depuis la mi-août, des raisons familiales les ont amenés à devoir déménager, près de Nantes.

Kate STENT.

(1) Prénoms d'emprunt.